

## LE MOULIN ROUGE

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS

V  
LE JEU

Les premiers mots qui frappèrent l'oreille du baron de Lascars furent ceux-ci, prononcés par une voix joyeuse et bien timbrée :

—Messieurs, je perds soixante mille livres, sans compter les cent mille écus que j'avais gagnés et qui sont repartis... Pour une seule nuit, c'est assez. Vous trouverez bon que je m'en tienne là et que j'abandonne les cartes... Je cède ma place à un plus heureux...

En disant ce qui précède, un jeune homme quitta le siège sur lequel il était assis devant une table de jeu qu'entourait des parieurs et des curieux empressés.

Ce jeune homme était le marquis d'Hérouville, dont nous avons entendu Cydalise parler à Lascars.

Toute la personne du marquis justifiait la réputation d'éclatante beauté dont il jouissait à la cour et à la ville. Rien ne se pouvait voir de plus noble et de plus charmant à la fois que les traits de son visage et que l'expression de sa physionomie fière et spirituelle. L'exquise douceur de son sourire tempérait et faisait oublier ce que son regard offrait de hautain et d'impérieux. Une jolie femme aurait envié l'éclat de son teint qui, cependant, n'avait rien d'efféminé, et la finesse de ses mains patriciennes.

Agé de trente ans, tout au plus, très grand seigneur, très immensément riche et plein de fougue, le marquis menait une existence forcement dissipée; il abandonnait Versailles pour Paris aussi souvent que son service ne le retenait pas au château, jouant largement, perlant gaïement, donnant sans compter, et conservant jusque dans ses folies quelque chose de noble et de délicat, parfaitement d'accord avec sa nature loyale et chevaleresque.

Tel était Philippe-Amédée-Tancrède d'Hérouville au moment où nous le présentons à nos lecteurs.

—Est-ce vous qui me remplacerez, La Guette? reprit M. d'Hérouville en s'adressant à l'un des deux gentilshommes qui faisaient ce soir-là, comme lui, leurs débuts dans la maison.

—Volontiers, répondit le comte de La Guette.

—Vous ne craignez donc pas que ma place vous porte malheur? poursuivit le marquis en riant.

—Ma foi non, changement de main, changement de veine! un vieux proverbe des joueurs l'affirme. Je vais peut-être vous venger, et je conseille à notre ami Noizay de prendre garde à lui...

Le chevalier de Noizay était l'heureux adversaire du marquis d'Hérouville, à qui, nous le savons, il venait de gagner soixante mille livres.

Le vicomte de La Guette s'assit et une nouvelle partie s'engagea.

La chance tourna presque aussitôt et se montra cruellement hostile à celui qu'elle avait favorisé jusqu'à ce moment.

En moins d'une demi-heure les rouleaux d'or amoncelés devant M. de Noizay s'étaient fondus comme un tas de neige sous les rayons du soleil d'avril.

—Votre revanche, dit La Guette.

Le chevalier consulta sa montre.

—Grand merci de cette offre courtoise, répliqua-t-il ensuite, mais je ne puis en profiter.

—Pourquoi donc?

—J'ai, cette nuit, certain rendez-vous, dont l'heure est même un peu passée... La crainte de faire Charlemagne me clouait sur mon siège, mais, maintenant que de mes gains il ne me reste pas un sou, je me sens le droit de me retirer et j'en use; bonsoir, messieurs.

—Messieurs, reprit le vicomte de La Guette, je n'aurai point, par votre faute, n'est-il pas vrai, le déplaisir d'emporter cette montagne d'or? Je compte sur vous pour en alléger le poids importun. Lequel de vous va se mesurer avec moi, après la défaite de Noizay?...

—Monsieur le vicomte, dit une voix dans la foule des spectateurs qui se pressaient sur un triple rang autour de la table de jeu, j'aurai l'honneur de faire votre partie, si vous voulez bien me le permettre.

Le joueur heureux se retourna vers celui qui venait de lui parler.

—Ah! c'est vous, M. de Lascars, répliqua-t-il en saluant de la tête et de la main, je suis entièrement à vos ordres, et tout l'honneur sera pour moi.

En entendant prononcer le nom de Lascars, le marquis d'Hérouville fronça le sourcil, une expression de défiance et de mépris se peignit sur son visage, enfin il fut au moment de prendre la parole, mais la réflexion l'arrêta et il se contenta d'écartier doucement les curieux les plus proches afin de se placer à côté de l'adversaire du vicomte.

—Quel est votre jeu, monsieur le baron? demanda ce dernier à Lascars qui venait de s'asseoir.

—Mon jeu sera le vôtre, monsieur... Je ne connais pas de plaisir plus vif que de risquer beaucoup sur une carte, et vous partagez tout à fait, je crois, ma manière de voir à cet égard.

—Cinq cents louis vous conviennent-ils?

—Parfaitement.

Lascars tira de sa poche un portefeuille bourré de billets de la caisse des Fermiers Généraux, papier-monnaie équivalent à peu près aux billets de banque de notre époque, et il le posa devant lui.

—Il y a là dedans cent mille livres, dit-il, je souhaite les doubler ou les perdre.

—Soit, monsieur le baron, répliqua La Guette, je vous tiendrai tête jusqu'à mon dernier écu, je vous en donne ma parole.

La partie commença.

Lascars perdit la première partie, puis la seconde: il gagna la troisième, il perdit ensuite plusieurs fois, et, en définitive, après plus d'une heure d'alternatives favorables et défavorables, il constata que les cent mille livres de son portefeuille étaient réduites à vingt mille...

Ses pertes atteignaient par conséquent le chiffre rond de quatre-vingt mille livres.

Ceci ne l'empêcha point de sourire avec une aménité parfaite, et sa figure n'offrait pas la moindre trace de dépit.

—Mordieu, monsieur le baron, s'écria La Guette, vous êtes ce que j'appelle un beau joueur! Je ne connais guère qu'Hérouville qui perde aussi galamment que vous! nous continuons, n'est-ce pas?

—Je l'espère bien, monsieur le vicomte.

La partie, un instant interrompue, reprit aussitôt son cours, seulement la chance avait profité de cet entracte si court pour changer de côté, et trahissant les intérêts de M. de La Guette, elle s'appropriait à favoriser Lascars avec une étrange persistance.

Le baron rentra d'abord en possession de tout ce qu'il avait perdu, il conquit ensuite les soixante mille livres constituant le premier bénéfice de son adversaire, et ne s'arrêtant pas en si beau chemin, il en gagna de plus vingt mille que ce dernier tira de sa poche.

—Ma foi, monsieur le baron, dit alors le vicomte d'une voix légèrement altérée, vous m'avez mis à sec... Croyez que je me vois, avec un regret très vif, obligé de quitter le jeu...

—Mais pourquoi le quitter? demanda Lascars, je suis vraiment au désespoir de vous dépourvoir ainsi! ma veine ne saurait durer toujours... elle doit être épuisée! acceptez une revanche.

—Je viens d'avoir l'honneur de vous dire...

—Eh! qu'importe cela? me faites-vous l'injure de douter de votre crédit en cette occurrence! Continuez sur parole! Je vous en supplie... je tiendrai tout ce que vous voudrez et aussi longtemps que vous le voudrez.

—S'il en est ainsi, monsieur, j'accepte, et je vous remercie de grand cœur... vous plaît-il de jouer cinquante mille livres?

—C'est à vous de donner des ordres et à moi de les recevoir.

M. de La Guette déchira une page blanche de son portefeuille; sur cette page il écrivit au crayon :

« Bon pour la somme de cinquante mille livres payables à vue et au porteur. »

Il signa et plaça ce chiffon de papier en face du monceau d'or et des billets du baron de Lascars.

La nouvelle partie fut de courte durée: en moins de cinq minutes, le vicomte avait perdu.

Une faible rougeur colora son visage, et, à deux reprises, il passa la main sur son front.

Foi de gentilhomme, murmura Lascars, je suis désespéré de mon bonheur; j'en suis presque honteux!

—Vous avez tort! répliqua M. de La Guette redevenu souriant, au jeu, comme à la guerre et comme en amour, chacun pour soi!... Je vous demande la permission de doubler ma mise.

—J'y consens volontiers, et, bien mieux, je vous propose de jouer d'un seul coup tout ce que j'ai là devant moi.

—C'est-à-dire combien?

—Deux cent trente mille livres environ...

M. de La Guette hésita pendant une seconde. A coup sûr, il soutenait contre lui-même un combat violent, mais il était joueur jusque dans la moelle des os; il se laissa donc entraîner, comme font tous les joueurs, et il répondit :

—Monsieur le baron, je tiens les deux cent trente mille livres...

Un petit murmure d'étonnement et d'anxiété courut parmi les spectateurs de cette hardiesse insensée.

On jouait gros jeu chez Cydalise, et l'on voyait souvent des fortunes se faire et se défaire en une nuit, mais cependant le chiffre de la somme aventureuse sur une seule carte dépassait quelque peu les limites ordinaires.

Le marquis d'Hérouville, immobile et muet comme une statue, attachait sur le baron un regard perçant et d'une fixité prodigieuse.

## VI

## L'OUTRAGE

La partie se jouait en cinq points, comme écarté contemporain.

C'était à Lascars de donner les cartes.

Il tourna le roi, ce qui équivalait à un point, et il se trouva dans les mains une si brillante réunion d'atouts, qu'il fit toutes les levées et, par conséquent, joignit deux points à celui qu'il avait conquis déjà.

—A vous, monsieur le vicomte, dit-il ensuite.

M. de La Guette était excessivement pâle, et une agitation fiévreuse faisait trembler sa main, tandis qu'il distribuait les cartes.

Il gagna le coup et marqua un point.

Lascars méla rapidement le jeu, fit couper, donna, et il s'appropriait à tourner la dernière carte quand une main fine et blanche, mais dure et inflexible comme une tenaille d'acier, lui saisit le poignet à l'improviste, en même temps qu'une seconde main s'appuyait sur son épaule, et qu'une voix parfaitement calme disait à côté de lui :

—La Guette, mon ami, reprenez cet argent et ces billets... Vous n'avez rien perdu... M. le baron de Lascars vous vole depuis une heure.

Tous les témoins de cette scène inattendue, et le vicomte de La Guette lui-même semblèrent pétrifiés par l'étonnement, tandis que Lascars poussait un cri de rage et s'efforçait, mais en vain, d'échapper à la puissante étreinte du marquis.

—Lâche! balbutia-t-il d'une voix étranglée, lâche et misérable imposteur! tout votre sang ne suffira pas pour laver cette mortelle insulte!... Je vous tuerai!... ah!...

—Monsieur de Lascars, reprit Tancrède d'Hérouville sans rien perdre de son sang-froid, je vous conseille de revenir au calme et à la prudence que votre situation commande! évitez le scandale et le bruit; vous devez les craindre plus que personne!... Je vous connais, monsieur de Lascars, et qui-conste vous connaît se défie!... Je vous observe depuis l'instant où vous êtes venu vous asseoir à cette table... Mes yeux n'ont pas quitté vos mains... J'ai vu distinctement, à chaque coup, l'adresse infâme remplacer le hasard loyal, et les cartes filer sous vos doigts.

Lascars, que la colère et la honte suffoquaient, faisait des efforts inouïs pour parler, mais ne pouvait articuler un seul mot.

Le marquis d'Hérouville reprit, en s'adressant à l'une des personnes qui se trouvaient les plus rapprochées des joueurs :

—Monsieur de Montauran, ayez, je vous prie, la complaisance d'étaler sur la table le jeu dont cet homme allait se servir, et veuillez aussi retourner la dernière carte... J'ai la certitude matérielle que cette carte est un roi, et la certitude non moins formelle que trois atouts, si ce n'est plus, accompagnent ce roi...

Le gentilhomme à qui Tancrède venait de s'adresser fit à l'instant même droit à sa requête.

Il retourna le roi de cœur.

Parmi les cartes étalées se trouvaient la dame, le valet et l'as de cœur...

—Vous le voyez, messieurs, continua le marquis d'Hérouville, s'il vous avait été possible d'admettre que je formulais trop légèrement une accusation si grave, il vous serait maintenant impossible de conserver l'ombre d'un doute...

—La preuve est, en effet, sans réplique, répondit monsieur de Montauran, n'est-ce pas votre avis, messieurs?

—Oui, oui, s'écrièrent avec une évidente conviction les habitués des salons de Cydalise. Le marquis a cent fois raison!...

—Et maintenant, monsieur de Lascars, poursuivit Tancrède en lâchant le poignet du joueur déloyal et en cessant de peser sur son épaule, il y a là cent mille livres qui sont à vous... D'où vous vient cette somme?... où l'avez-vous volée? Je n'ai point à m'occuper de cela puisqu'elle ne sort pas de nos poches... reprenez-la donc et allez-vous-en!...

Aussitôt que Lascars se sentit délivré de l'étreinte de ces deux mains qui le clouaient sur place, il se releva et il offrit aux regards le terrible spectacle d'un visage livide, décomposé, hideux.

Ses yeux s'injectaient de sang, ses lèvres pâles grimaçaient, une ride profonde et d'un aspect sinistre se creusait sur son front, des flocons d'écume blanche se formaient aux coins de sa bouche.

Les nombreux spectateurs qui maintenant s'étaient assés autour de nos personnes (car le bruit d'une querelle avait attiré dans le dernier salon tous les hôtes de Cydalise), s'écartèrent à l'instant, par un mouvement instinctif et machinal, pour laisser un passage libre...

Mais Lascars ne songeait guère à battre en retraite...

Tancrède d'Hérouville, debout en face de lui, impassible, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, l'enveloppait d'un regard chargé de mépris.

Lascars fit un pas vers le marquis, et d'une voix étrange, méconnaissable, très basse, mais parfaitement distincte, il lui dit :

—Vous m'avez appelé voleur!...

Tancrède fit un signe affirmatif.

—Eh bien! reprit lentement Lascars, jetant ses paroles une à une au visage de son adversaire, vous en avez menti!... entendez-vous, monsieur! vous en avez menti!...

Le marquis d'Hérouville haussa les épaules.

—Des injures parties de si bas, répliqua-t-il, ne sauraient monter jusqu'à moi!... vous êtes démasqué... vous n'avez rien à faire ici désormais... Allez-vous-en donc, je vous le répète, sinon des gens de police viendront vous jeter dehors, et je crains pour vous, monsieur, qu'au lieu de vous laisser libre, comme je le fais, ils ne vous mettent en lieu sûr...

—Vous m'avez outragé, continua Lascars avec une rage froide plus effrayante que le délire, même la fureur, vous m'outragez encore!... vous m'en rendrez raison!...

Le marquis haussa les épaules pour la seconde fois.

—Tenez, dit-il, vous êtes fou!

—Et vous, cria le baron, vous êtes lâche!... oui, lâche!... répéta-t-il en voyant un éclair d'indignation passer dans les yeux du marquis. Oui, trois fois lâche, si vous refusez de droiser l'épée avec un gentilhomme que vous insultez!

—Gentilhomme! dites-vous, répliqua M. d'Hérouville, je n'en crois rien, car noblesse oblige!... Non, vous n'êtes pas noble, ou vous ne l'êtes plus, vous qu'un ordre royal a banni de la cour pour cause d'indignité et d'infamie!... (Vous voyez que je vous connais bien, monsieur le baron de Lascars.) Chevalier d'industrie, fripon, voleur au jeu, la caste dont vous vous prétendez issu vous renie et vous chasse!... Si vous avez été gentilhomme autrefois, vous êtes aujourd'hui dégradé!...

Lascars se sentait pris de vertige.

Son visage, livide un instant auparavant, devenait pourpre, comme celui d'un homme que l'apoplexie va foudroyer...

D'un geste rapide, il détourna ou plutôt il arracha sa cravate qui l'étranglait.

Il frappa du pied le sol qui se déroba sous lui, et il cria :

—Marquis d'Hérouville, pour la dernière fois, voulez-vous vous battre avec moi?

Tancrède lui tourna le dos et répondit par-dessus l'épaule :

—Est-ce qu'on se bat avec un fripon? drôle, allez-vous faire pendre ailleurs!...

Lascars chancela. On put croire, pendant une ou deux secondes, qu'il allait s'abattre et rouler sans connaissance sur le tapis, mais il n'en fut rien. Les symptômes d'anéantissement disparurent, sa poitrine oppressée se gonfla, il tira son épée, il bondit vers M. d'Hérouville, il le contraignit à se retourner en le saisissant par le bras, il lui frappa la joue du plat de son arme, et il dit ou plutôt il râla ces mots :

—Lâche! te batteras-tu maintenant.

Les spectateurs, haletants d'effroi, voulurent se précipiter entre les deux hommes.

—Laissez faire, messieurs, laissez faire! ordonna Tancrède avec le même calme prodigieux dont il faisait preuve depuis le commencement de cette scène, on ne croise point l'épée avec un voleur, c'est vrai; mais on peut, sans déroger, se défendre contre un assassin!...

Et, dégainant alors à son tour, il se mit en garde avec la promptitude de l'éclair.

La foule recula.

En moins d'une seconde, un espace circulaire assez vaste se trouva libre autour des adversaires.

Les hôtes du tripot devenaient maintenant avides d'assister à ce spectacle étrange de deux gentilshommes prêts à s'égorger dans un salon splendide, sous les clartés éblouissantes que versaient à profusion le lustre et les girandoles.

Cydalise seule, désespérée d'une scène violente et scandaleuse qui ne pouvait manquer de compromettre au plus haut point la bonne renommée de sa maison, poussait les hauts cris, pleurait à chaudes larmes, sans égard pour le rouge et pour le blanc qui couvraient ses joues, et faisait voler autour d'elle des nuages parfumés de poudre à la maréchale, en arrachant à pleines mains, non ses cheveux, mais ses fausses nattes...

Les lames s'engagèrent.

Lascars et Tancrède étaient à peu près de même force; les deux épées de parade, légères et pointues comme des aiguilles, offraient donc une longueur égale. Les chances du combat semblaient donc parfaitement équilibrées, mais la fureur aveuglait le baron, tandis que le sang-froid inaltérable du marquis donnait à ce dernier un avantage manifeste.

Dès les premières passes les témoins du duel, tous passés maîtres dans la noble science de l'escrime, virent clairement que Lascars n'avait qu'un but : frapper mortellement! et qu'il